

Blandine THEVENON-NICOLI

Octobre/Novembre 2020

Fiche lecture n°4

## Manières d'être vivant

L'auteur

Baptiste MORIZOT est né en 1983 à Draguignan. Il est enseignant-chercheur en philosophie français, maître de conférences à l'université d'Aix-Marseille. Ses recherches portent principalement sur les relations entre l'humain et le reste du vivant. Il est également écrivain, agrégé et docteur en philosophie, diplômé de l'Ecole normale supérieure de Lyon.

Il est l'auteur d'une thèse intitulée « *Hasard et individuation. Penser la rencontre comme invention à la lumière de l'œuvre de Gilbert Simondon* » en 2016.

Il commence sa carrière d'écrivain en 2016 où il publie « *Les diplomates. Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant* », chez Wildproject. En 2018 « *Sur la piste animale* » chez Actes Sud. Le livre « *Esthétique de la rencontre* » chez Seuil, écrit en collaboration avec Estelle Zhong Mengual., reçoit le prix des Rencontres philosophiques d'Uriage en 2019.

Puis en 2019, publie « *Pister les créatures fabuleuses* » chez Bayard. Enfin, en 2020, chez Actes Sud « *Manières d'être vivant* », avec une postface d'Alain Damasio.

En 2019, il écrit une tribune dans le journal Le Monde défendant des initiatives qui proposent d'acquérir des forêts pour les laisser en libre évolution.

Contenu du livre.

Ce livre n'est pas un roman, ce n'est pas, non plus, une suite d'articles. Comme le dit lui-même l'auteur, ce sont des *novellas philosophiques*. Elles ont été choisies et agencées pour qu'elles concourent ensemble à un effet plus vaste sur celui qui les traverse : préparer les rencontres avec le vivant en soi et hors de soi, en travaillant à un autre style d'attention – quelque chose comme une disponibilité aux manières d'être vivant. Ces observations se sont agencées, structurées raquettes aux pieds en pistant des loups.

Il est fait de 6 textes avec plusieurs épisodes, ils peuvent être lus séparément ou pas.

J'ai choisi de vous présenter dans *Une saison chez les vivants* deux épisodes qui m'ont interpellée et donné à réfléchir autrement.

Episode 6, *Etre une bande et qu'importe l'espèce.*

L'effet Ethologique dans l'effet de bande.

L'effet de bande est partagé depuis longtemps par plusieurs espèces animales. Observé du dedans, il est plus fort, plus assuré, moins inhibé et moins personnel. Mais aussi plus acéphale et « fort en gueule ». Du dehors, la bande fait un peu peur. Il y a comme une membrane qui l'entoure, la protège. Elle a son propre territoire et y pénétrer, s'y introduire est parfois délicat, compliqué, dangereux. Elle est très souvent autonome, comme les bancs de poissons. Elle peut se révéler dangereuse de l'extérieur et protéiforme. Cette particularité de se former, se déformer, se modeler selon son humeur, d'être plutôt tournée vers le dedans, peut l'amener à négliger le dehors. Elle a des antennes et des yeux dans le dos, on ne peut pas la surprendre, elle ne vit pas le danger comme les solitaires qui eux sont exposés de tout côté, sans protection. Lorsque elle est tournée vers le dedans, la bande est très vite expansive, affirmative, joyeuse. Elle permet aux plus timorés d'oser. Elle a l'audace exploratrice car le

nombre rassure. La confiance est donnée, partagée. Elle est incitative à l'exploit, le défi. Elle est chez elle de partout. La bande est en elle-même une maison, un territoire, un contenant connu et singulier.

Pister et bien plus ambigu que lire. Pister, c'est traduire. Traduire des intraduisibles. Traduire des signes donnés par un vivant qui simultanément est un « parent » et un « alien ».

Le concept d'intraduisible est très élégant parce qu'il dit l'impossibilité de traduire, au sens où on n'aura jamais de vrai sens. Le sens est toujours en suspens, on court après, on ne cesse de retraduire, on a toujours peur du malentendu, mais il faut bien vivre ensemble !

C'est un qui-vive immergé, toujours dedans, jamais dehors.

Est pisteur, tout humain qui active en lui un style d'attention enrichi au vivant hors de lui et l'estime digne d'enquête, riche en significations. Qui postule qu'il y a des choses à traduire, qui essaie d'apprendre, engrange les signes, fait les liens, note les éclats étranges, imagine des histoires pour les rendre compréhensibles et déduit les effets visibles de ces histoires invisibles. C'est une attention qui se déploie au-delà et en dehors et qui oppose sensibilité et raisonnement. Pister devient une expérience décisive pour apprendre autrement. On flaire les indices, on est plus animal et plus raisonnant, plus pensant et plus sensible.

Episode 10, *Une saison chez les survisages*.

La question posée n'est plus de savoir si l'humain est un animal comme les autres, mais de quelle manière ? De quelle autre manière ?

Comment exprimer des émotions sociales riches si vous n'avez pas la parole, si vous parlez une autre langue, si vous êtes trop faibles physiquement pour dialoguer, si vous êtes « enfermés » dans un corps souffrant, diminué, si vous avez la mémoire qui flanche ?

Le masque chez l'animal, particulièrement le loup, est capable de mille jeux : de la colère à la dominance qui maintient l'ordre et passant par le masque politique, celui à usage quotidien, de la pacification à la souveraineté. Il fonctionne comme un masque du théâtre Nô, tribal, mais avec une mobilité délicate, une expressivité intime et viscérale, une manière unique d'exprimer un soi. Un flux d'affects, comme une danse intérieure dialoguée, des émotions complexes qui font vibrer les traits du visage.

Pour les biologistes qui ont nommé la face du loup « visage » c'est qu'il est plus qu'un visage. C'est un visage stylisé pour affiner, amplifier, enrichir l'expression d'une gamme d'émotions et de messages. Ce qu'ils ont appelé un survisage. Adolf Portmann, biologiste des apparences, relève que la face animale est indiquée aux autres vivants par toute une série d'atours, de contrastes, de symétries. Il ajoute : cette formule cisèle l'essence du survisage des animaux.

Alors par ce détour qui restitue aux animaux leur survisage, c'est *le visage humain* qui devient plus intelligible, plus sensible. Il cite l'exemple du sourcil. Ultime survivance du primate que nous sommes. Le mystère du sourcil, son maintien sur la figure des humains reste assez énigmatique. On peut faire l'hypothèse que la ligne des sourcils s'est maintenue sur le visage comme deux traits de pinceau pour accentuer l'expressivité de nos émotions. Comme on le retrouve à usage d'artiste (le masque blanc du clown qui accentue les sourcils en noir), au cinéma muet, comment nos sourcils s'activent lorsque nous tentons de nous faire comprendre dans une autre langue et lorsque nous *dialoguons* avec un bébé, le soin apporté à l'épilation de cette ligne de *fouurrure*. Dernière trace de notre animalité, réminiscence d'un masque animal. Un reste actif d'un survisage, redoublé par la parole à vocation expressive.

La parole cache autant qu'elle montre. Le masque animal, conféré par le sourcil est aussi important qu'il l'était « avant » le langage. En devenant humain, nous n'avons pas perdu le masque, il s'est composé avec la parole.

Ces tissages du visage humain sont devenus plus intimes encore. Les survisages habitent nos parures. Les humains l'ont bien compris, cela se nomme le maquillage.

Deux cas les plus nets se distinguent comme des amplifications de contrastes pour accentuer l'intensité du regard : l'eye-liner et le mascara. Le premier mime la profondeur du regard, c'est la même structure sombre/clair/sombre que le masque naturel du loup. Le second, capture le regard par la concentration de la longueur et l'épaisseur des cils. On peut supposer que le mascara originel s'inspire des cils interminables de l'antilope africaine, de la gazelle égyptienne. Le maquillage des cils rend plus éloquent le regard. La densité émotionnelle de ces parures inconscientes est immémoriale.

Se maquiller, c'est activer en soi les pouvoirs d'un corps différent.

## Commentaire

Pourquoi ce livre et ces passages spécifiques ? L'auteur piste les loups, je piste les clowns. Je cherche à comprendre cette « espèce ».

L'épisode 6 me fait comprendre un peu plus l'effet de bande, du groupe. Comment l'équipe « marche ». J'en comprends mieux ce qu'elle est de l'intérieur. Ce qu'elle produit, induit de l'extérieur. En décortiquant l'effet de bande, je comprends les leviers, les codes, le langage qu'une équipe met en place lorsqu'elle se constitue. Et par ricochet de pensée, son vocabulaire, son jargon, ses tenues vestimentaires, le maquillage qui m'amène à traduire des signes, à imaginer des traces qui lui sont propres.

Je vois apparaître un langage commun qui marque bien l'évidence d'être à sa place, de réaliser ce pourquoi on est fait. Être d'un groupe, d'une équipe sont aussi les conditions essentielles qui dit bien l'effet de bande, sa fonction d'être ensemble.

Le clown, par son maquillage des yeux, de la bouche mobilise en lui le *pouvoir de son personnage*, l'apparition dans la sphère sociale d'un corps différent, d'une silhouette, une allure. Certaines fonctions sociales inspirent chez les clowns des déploiements vestimentaires dont ils s'emparent. Chez les femmes clown, l'extravagance est souvent choisie, la neutralité asexuée parfois revendiquée, mais en général, le costume est féminin. Le costume peut marquer également la classe sociale. À la richesse et l'élégance aristocratique du « sac » du clown blanc répond le pantalon rapiécé et la casquette prolétaire de l'auguste. Trop ample, trop court ou hétéroclite, il est aussi un élément poétique qui « raconte une histoire » au public.

Tous les masques sont possibles, de l'excentricité à la monstruosité de la figure et lorsqu'il est discret ou absent, l'accent est mis sur le comportement, la gestuelle, la parole qui rapproche de nous le personnage comique comme un miroir poétique de notre quotidien.

Je m'essaie à synthétiser des jaillissements d'idées que cette lecture me donne. D'en interpréter des signes. D'en reconnaître les traces des clowns au travers de certains indices.

Et j'essaie d'en articuler les composants.

Comme le dit B.MORIZOT dans l'épilogue d'*Une saison chez les vivants : de déployer les antennes vibrantes de la sensation, perception, interprétation, déduction, intuition, imagination. C'est par un alliage incandescent d'une sensibilité aux autres dans leurs altérités, d'une perception participante, d'une activité interprétative et imaginative, extrêmement audacieuse et très prudente, d'une déduction rigoureuse et sauvage, d'une création d'hypothèse échevelée dans l'heuristique et raisonnable dans la conclusion, d'une attention aux signes, de l'usage enquêteur du corps sentant et marchant que l'on peut retisser des branchements sensibles, puissants, aux « territoires vivants ».*

Blandine THEVENON-NICOLI

Novembre/Décembre 2020

FICHE LECTURE N° 5

### Manières d'être vivant (suite)

Dans cette suite de fiche lecture, je ne représenterai pas B.Morizot, ni son livre d'où sont tirées les quelques réflexions suivantes.

Simplement, vous en faire partager quelques « nouveaux épisodes » *d'Une saison chez les vivants*, qui m'ont interpellée suite à mes arpentages successifs. Les deux épisodes et l'épilogue qui suivent abordent des thèmes qui résonnent avec ma recherche et viennent l'approfondir. Je m'en explique dans le commentaire.

#### Episode 4 *Tout le langage inséparé*

Quelle parenté entre le langage humain et celui du loup ? Tous les vivants sont pour nous des « aliens familiers », au sens où « familier » signifie famille élargie. Lorsque l'on va dans les parages de l'animal, émerge parfois que l'on peut avoir accès à l'étrangeté d'une autre manière d'être vivant que la nôtre, sans pour autant réduire cette étrangeté.

A partir du concept, motif de la « parenté aliène », comment l'autre, autre que moi, fait partie de la même famille mais simultanément est un extra-terrestre. Devant cet autre vivant, qui est parent mais aussi un « alien », le paradoxe quotidien est à vivre plutôt qu'un problème à résoudre. Il faut pour cela arriver à sentir ce qu'est un alien familier, en tout cas trouver des manières d'en parler. De « dialoguer » avec lui. En résistant à la tentation de laisser l'analogie du « dialogue » contaminer ce qu'elle veut éclairer.

Il y a une certaine pauvreté « informative » du hurlement du loup. Il ne délivre pas d'informations complexes du fait qu'il n'y a pas de phrases, au sens prédication.

La prédication est un phénomène linguistique logique, qui attribue une propriété à un sujet : « le ciel est bleu », « tu es un menteur ». Avec la prédication apparaît la vérité et le mensonge, la possibilité de l'erreur et la fausseté, il devient possible d'affirmer quelque chose à propos de quelque chose. Mais il y a néanmoins une affirmation dans le cri du loup. Il induit une présence « je suis là ». Il profère qu'il est bien là. Dans son hurlement, la dimension incitative est bien réelle mais aussi une dimension performative.

Le performatif est une fonction du langage humain propre à une certaine catégorie de verbes. Verbes qui décrivent une action et simultanément l'accomplissent « je t'ordonne de venir ». Dans son hurlement performatif, le loup dit « nous sommes meute », « soyons meute » et la meute est. Ce hurlement fusionne plusieurs fonctions de la parole humaine : informative, incitative, performative. C'est tout un langage sans le langage. Le loup, dans ce hurlement, s'appelle aussi lui-même, il se rappelle de l'existence. Comme l'homme marchant seul se met à parler à haute voix pour lui-même, pour ne pas douter de sa propre existence. Comme si il se tirait du néant à la force de la parole.

Le chant du loup est donné sans destinataire précis, chanté à l'aveugle, chanté pour tous. Sans savoir qui va l'entendre. Son chant est un bouquet *d'invite spécifique* et appelle pour chacun, corbeaux, renards, chiens, chevreuils à une gamme d'actions spécifiques dont ce chant est le nœud.

Alors que devient la parole lorsqu'elle n'est pas sûre de sa destinée ?

Imaginez-vous hurler dans la nuit sans savoir qui entend.

Toute voix animale possède des fonctions du langage : la concaténation, c'est-à-dire l'enchaînement des idées entre elles, des faits entre eux. L'expression sans détours d'émotions et de désirs, la profération d'une manière de vivre.

Quelles ressources faudrait-il pour démêler ce que dit le loup dans son hurlement ?

Un seul hurlement.

#### Episode 7 *L'art des variantes vivantes*

Mes notes sont sur un passage précis de cet épisode, lorsque B.Morizot aborde l'éthologie perspectiviste et cite Eduardo Viveiros de Castro un anthropologue brésilien sur le lien qui existe entre ces deux notions.

J'ai écrit la définition de ces termes car le lien que je fais avec ma recherche n'est pas si évident.

Le perspectivisme en philosophie, c'est quoi ? *Le perspectivisme désigne les doctrines philosophiques qui défendent l'idée que la réalité se compose de la somme des perspectives que nous avons sur elle.*

Morizot écrit, le perspectivisme postule que le visible et l'invisible sont relatifs aux capacités de celui qui perçoit. Il faut entendre visible/invisible au sens large de sensible/insensible, accessible/inaccessible. On ne configure pas le monde depuis son esprit mais depuis son corps. C'est son corps avec les puissances de sentir et de faire propre qui fonde sa perspective sur le monde. Le point de vue de chacun n'est pas « dans le corps » (esprit) mais dans le corps lui-même. Rien d'autre que le corps, dans son épaisseur d'ancestralité, de faire mémoire, qui interprète le présent. De « voir » autrement. Au sens sensoriel.

Et la perspective devient une métaphore visuelle pour parler de quelque chose de plus fondamental. Une manière de faire l'expérience, de conférer une signification. De « voir » autrement.

C'est une éthologie de « voir comme ».

L'éthologie, c'est quoi ? *C'est la science des comportements des espèces animales dans leur milieu naturel, la « science des mœurs ». Elle s'intéresse aux comportements des animaux, y compris ceux de l'Homme, dans des conditions de vie données mais variables (milieu naturel, conditions domestiques, en captivité, lors de tests...).*

Elle fonctionne par analogie mais sans domaine dérivé ni domaine d'origine et où chaque forme prend son sens que comme variation par rapport à l'autre. Ce sont des variantes qui ne se définissent pas par rapport à un original mais par rapport à d'autres variantes, par leur écart envers d'autres variantes. Pas de patron, d'original, de modèle, justes des variations qui ont des airs de famille, du fait de leur source commune ou de leur convergence évolutive.

Rappelons que l'analogie sert essentiellement à faire ressortir le commun sur fond de différence.

L'analogie perspectiviste rend possible un accès au monde de l'autre, de rendre imaginable des dispositifs de mise en dialogue.

#### Epilogue *L'alliage incandescent*

Est pisteur, *tout humain qui active en lui un style d'attention enrichi au vivant hors de lui.* Je reprends ce passage et le développe car je le raccroche au projet d'écriture du mémoire.

Pour ce projet d'écriture, il émerge des expériences de pistages enrichis à articuler ensemble dans un style d'attention complet. De déployer les antennes vibrantes de la sensation, perception, interprétation, déduction, intuition, imagination. C'est une enquête diffuse, vécue, offerte à tous, branchée sur le sensible, qu'il faut réactiver envers le vivant. Pas une sensibilité romantique, ni un raisonnement scientifique.

Sortir de l'opposition stérile entre la science et la sensibilité, du raisonnement analytique, qui nous mettrait à distance de l'expérience vivante et la sensibilité immersive prétendument

libérée de la pensée. Il faut penser en dehors de ce dualisme, non pas parier l'un contre l'autre. On accède par là à un sens élargi, non amputé de ce qu'est la sensibilité. Un dispositif de captage du réel qui instrumente un humain, le tissage de toutes les puissances des sens et de la pensée, dans le creuset du corps branché au dehors et pas les uns au détriment des autres, les uns annihilant les autres, la raison nous coupant de la vérité des sens, ou les sens illusionnant la raison.

Morizot parle de la diplomatie interespèce. Une théorie et une pratique des égards ajustés. Ces égards ajustés commencent par une compréhension de la forme de vie des autres, qui tente de faire justice à leur altérité. Cela implique de tailler un style ajusté pour parler d'eux. Parler d'eux avec le langage qu'on utilise pour parler de nous, en ployant ce langage de manière à ce que leur étrangeté apparaisse. Pour cela il faut palabrer sans fin, traduire et retraduire les intraduisibles.

#### Commentaire

Dans ce travail, je poursuis mon pistage de clowns. J'ai trouvé une piste dans l'épisode 4 sur le hurlement du loup, son langage, sa parole. Cela m'évoque aussitôt ce langage commun aux clowns que j'ai retrouvé dans les questionnaires que j'avais envoyés durant le 1<sup>er</sup> confinement. Et ce qu'un langage dit d'une espèce.

Le 2<sup>ème</sup> met en lumière le corps, sa mémoire, son expression, l'autre manière qu'a le clown pour « communiquer » avec l'autre. La mise en jeu du corps comme outil de « relation ».

Dans un recueil publié en 1982 qui rassemble des dialogues entre Emmanuel Levinas et Philippe Nemo, leurs réflexions révèlent, par un autre chemin de pensées, un peu plus les traces que je piste. Ils les clarifient : *L'être humain peut emprunter deux chemins, soit de la connaissance, soit de la sociabilité. Cependant, la connaissance est vue comme insuffisante pour rencontrer le véritable autre et ne peut en aucun cas remplacer la sociabilité qui est, elle, directement liée à l'altérité et permet une sortie de la solitude. Dans une relation d'altérité, il y a engagement réciproque, responsabilité l'un de l'autre. Pour ces auteurs, après avoir découvert autrui dans son visage, on découvre qu'on est responsable de lui : il existe donc une nouvelle proximité avec autrui.*

Dans l'épilogue, je précise la « feuille de route » du pisteur. A la façon de l'auteur, mais sans raquette ni bivouac, je progresse à tâtons. Je crois saisir une idée, une pensée. Elle me glisse entre les doigts Je me perds dans une « géographie » de sensations intuitives, sans lien apparent et pourtant toutes reliées. Je traîne des pieds, je glisse, je dérape. Je cherche la piste qui me permettra de retrouver leurs « traces ». C'est en reprenant le livre de B.Morizot, que j'ai aperçu une « empreinte », comme je l'écris en introduction de cette fiche.

L'altérité, évoquée par Levinas et Nemo me renvoyait bien sûr à ma fiche lecture n°3, de *L'existence à l'existant*, du même Levinas, où j'aborde ce thème mais le situe dans la relation à l'enfant hospitalisé.

Ici, dans ces notes, ce qui m'a accrochée, est le lien que fait B.Morizot entre les différentes formes de vie des autres, ce qu'il nomme la théorie des égards ajustés.

Alors j'ai refait quelques recherches sur l'altérité. De fil en aiguille, une notion philosophique non dénuée de sens pour moi m'est apparue : ce que l'altérité vient révéler de la loyauté.

La loyauté à une communauté, comme lieu d'appartenance historique et construit. La loyauté pensée comme un cadre d'interprétation de l'expérience, commun à un collectif, qui permet de comprendre soi-même et les autres. On vient toujours d'un camp.

Faut-il penser la mise en relation entre communautés loyales à elles-mêmes et sa relation avec l'altérité ? Car sans altérité, la loyauté est absence de signification. L'altérité est ce par quoi communautés et loyautés se transforment.

Alors, une question apparaît : comment parler des clowns, de « bandes de clowns » dans une juste altérité, en restant loyal à cet esprit, à ces figures clownesque intemporelles ?

On pourrait la poser aussi ainsi : Quel *style ajusté* pour parler d'eux (les clowns) ?

Peut être en inventant une manière de répondre qui ne soit pas commandée, et faire ce que l'on veut de la demande. Activer ainsi la forme la plus haute du dialogue, celle où l'on répond bien à celui qui interroge, mais en refusant la normativité de sa question en faisant autre chose.

Dialoguer sans subir la contrainte toujours latente dans la question

La manière décalée de répondre dit l'initiative dans l'interaction. Se plier à l'interaction demandée par un autre mais en lui imposant son propre style. Et là, se trouve le clown, sa subversion, son décalage, son insolence, ses pas de côté.

Il y a un flux soudain d'idées, de trouvailles. Des illuminations qui semblent des réflexions judicieuses et qui comme la piste du loup, ne vont pas plus loin. Les traces n'en sont pas. Une apparence de piste. Le brouillard cache les reliefs, les chemins. Mais l'empreinte est là...je piste !

Blandine THEVENON-NICOLI

Décembre 2020

FICHE LECTURE N° 6

### Manières d'être vivant (suite n°2 et fin)

Rien n'est jamais vraiment terminé. Dans le chapitre *Passer de l'autre côté de la nuit, l'épilogue* m'avait questionnée sur ce que Morizot appelle les *égards ajustés*. Cette théorie me donnait une « feuille de route », une piste à creuser. Je l'ai commentée dans la fiche précédente. Je ne l'évoquais que par une phrase rapide, une autre façon d'enquêter, ce qu'il appelle dans l'épisode 2 *Philosophie de la nuit, philosophie politique de la nuit*.

C'est une autre manière de pister ces invisibles, pour les rendre plus intangibles et me permettre de rendre ma recherche plus intelligente. D'être plus précisément à ma place et mettre mon positionnement de chercheur plus en rapport avec mon objet de recherche. Sur la question de la transmission. Son comment et son pourquoi.

Peut être est-ce un début de réponse ? Une piste ? C'est apparu tel quel à la lecture de ces lignes.

Episode 2 *Philosophie de la nuit, philosophie politique de la nuit*.

A partir de la question « qu'est-ce qu'être sur le terrain ? » et pas « avoir un terrain », Morizot rappelle que le terrain est conjointement la matière à décrire et la pratique qui recueille les éléments empiriques pour décrire.

De là, un concept philosophique surgit, une création philosophique de *diplomatie interespèce des interdépendances*.

C'est ce que Morizot explore quand il dit qu'il prélève du terrain ce que l'affect induit par la circulation entre tous les camps. Ce qui émerge de cette expérience, c'est que la meilleure boussole pour trouver la position diplomatique est à l'intérieur de soi.

C'est un barbouillement moral envers chaque partie, (espèces, belligérants) que l'on travaille pour la relation. Un « sentir mal », une formule assez vague qui ne rend pas trop compte de l'ambivalence des sentiments. Il y a une formule en castillan « lo siento », littéralement « je le sens », « je le sens dedans » plus proche de cet état. On est en position diplomatique effective, lorsqu'on se sent intérieurement, moralement, légèrement traître envers tout le monde. Le chemin le plus clair, ici, est le trouble. C'est se maintenir dans une incertitude, une pluralité de point de vue contradictoire pour chercher des solutions plus saines et plus viables au service des relations d'interdépendance.

Ce sentiment de barbouillement est, à son sens, une position philosophique et politique : une diplomatie au sens réel du terme. Le « sentir mal » indiquant que vous êtes diplomate ici et maintenant ! Une aptitude éthique, qui est la seule aptitude dont il suffit de souffrir sincèrement d'en manquer pour en avoir déjà un peu. Un point discret mais profond.

Le diplomate (ce personnage !) est à la fois intercesseur, traducteur d'interespèce. Ce n'est pas un sage qui sait mieux que les autres. Il reconnaît l'intelligence collective, l'intelligence des acteurs, le fait que ce sont eux qui savent ce qu'ils font, la ligne de force de la pratique et de la vie. Mais sa bizarrerie est liée à sa position : elle est *positionnelle-relationnelle*. C'est-à-dire qu'elle est liée à une position conceptuelle dans un champ de relation.

Il sait qu'il n'y a pas de déficit d'intelligence chez les acteurs du terrain, les loups, les brebis, les bergers, les écolos. Il reconnaît, en revanche, la dimension positionnelle de la conception



qu'ils se font de leurs propres intérêts. C'est pourquoi, il peut intercéder pour rappeler aux différents camps les moments où ils oublient leur inséparabilité avec les autres.

A son sens, le barbouillement moral ne dépolitise pas, il ne met pas devant le « *choisi ton camp* », qui est, d'après l'auteur, une conception très pauvre du politique. Il politise mieux. Dès que l'on a circulé parmi les différents points de vue, on sent que certains n'ont pas la légitimité qu'ils réclament. De là se dessinent des axes de mobilisation plus précis, des dispositifs pertinents pour agir. Ces dispositifs diplomatiques politisent au sens où ils poussent ceux qui les traversent dans une analyse plus concrète des situations, par le point de vue des interdépendances. Avec ce genre de dispositifs, on ne peut plus faire la morale à personne. Mais activer son désaccord dans une lutte ciblée, on peut mieux cerner des ennemis, les ennemis de la relation. C'est ce que Morizot appelle un « devenir-diplomate ».

C'est une attention accrue aux relations. L'auteur pose plusieurs questions : qui *prend en charge* cette dimension relationnelle de l'expérience ? Qui travaille pour la relation ? La relation n'a pas de main, de voix. Elle n'a même pas le droit de cité. Il ne faut pas oublier que l'on vient toujours d'un camp séparé et en contre. Il faut trouver des intercesseurs, entre la logique des termes et celle des relations. Donner des mains aux relations et une voix aux interdépendances. C'est donc ici, que *le personnage* du diplomate, prend une réelle dimension. Ils sont peu à posséder cette double particularité. Provenir d'un camp tout en pouvant se mettre au service de la relation. A sa connaissance, seuls le chamane et le diplomate ont cet étrange et fascinant statut. Je rajouterai le clown !

Il cite l'exemple de l'interprète dans les relations internationales. Deux camps qui ne parlent pas la même langue, ni partagent les mêmes codes culturels, l'interprète permet de rendre l'interaction possible, pas parce qu'il est médiateur, mais acteur réel qui porte et transforme la relation.

C'est un statut particulier qui implique une logique du « entre ». Il n'est pas porte-parole d'un camp ou de l'autre mais il doit se distinguer de chaque camp même si il en partage le langage ou un ensemble d'intérêts.

Un texte de philosophie de Josiah Royce, *The Philosophy of Loyalty*, publié en 1908, souligne la nécessité d'un intercesseur, celui-ci « *désire, comme n'importe quel agent peut désirer, non pas d'accomplir la seule volonté d'un camp mais d'un seul coup créer et rendre conscient et porter sur ses épaules leurs volontés unifiées.* » Dans cette citation, l'essentiel est dans la dimension créatrice de l'intercesseur. Et l'on rejoint encore le clown dans cette formulation.

Il doit rester distinct des camps même si il provient de l'un d'eux. Cette contradiction est la marque de fabrique de son art, d'aller au-delà de ce qui est donné pour créer de nouvelles options et ainsi prendre des décisions qui ne sont pas guidées exclusivement par l'un ou l'autre des camps. En faire émerger du nouveau. Une troisième voix.

Conceptualiser ce personnage diplomate interespèce des interdépendances pour qu'il devienne réel est assez problématique. Il active le point de vue des interdépendances. Il est un *Janus bifrons*, le Dieu romain à 2 visages, une face tournée vers le passé, l'autre vers l'avenir, le gardien des portes de la terre et du ciel. Il pratique une diplomatie tournée vers le vivant et avec les vivants. Il parle en leurs noms. Au nom des interdépendances, qui est un concept « sans main » comme « relation ». Tout l'enjeu est d'armer les points de vue des interdépendances, leur donner des mains, une voix, une pugnacité politique. Il rappelle autant que possible le point de vue de la relation. Il fait bouger les lignes originelles. Ce que Morizot appelle une « communauté d'importance ».

Ici, il fait le passage entre « communauté d'importance » au lieu de « communauté d'intérêts » et en pointe les différences. Expliquant que cela implique une transformation créative de l'identité des humains en présence et développant, que d'où l'on provient, le point de vue des interdépendances permet de faire bouger l'identité concernant ce qu'on croyait

être, tisse un « devenir autre », inventé, qui n'existait pas. Ces communautés d'importance existent, il ne s'agit pas de les inventer mais plutôt de les renforcer, vivifier, profiler.

Il insiste sur la créativité, la possibilité de faire émerger des médiateurs, des alliances invisibles. De ne pas rester dans le compromis basique et fatigué entre camps où l'on n'invente plus rien. Cela implique des décisions.

C'est une position qui vous tombe dessus ou qui vous échoit. Cela peut arriver à n'importe qui. Mais le seul indicateur fiable est cette boussole intérieure, ce barbouillement moral qui nous fait nous sentir traître à tous car au service de la relation. C'est une position relationnelle et l'on s'y retrouve dès l'instant où l'on prend les intérêts des interdépendances plus à cœur que l'intérêt des camps qui croient à leur indépendance. Une position libre, non donnée à quelqu'un par une instance. On se sent poussé, capturé par ce concept des interdépendances. Malgré soi. C'est un radical de la relation. Un avatar des mille métamorphoses du vivant.

Il devient la mémoire vive des interdépendances, il les rappelle à ceux qui oublient, tout en étant une force créative pour ouvrir des chemins de l'action, faire bouger les lignes.

Ce souci des interdépendances devient souci de soi. Ce que le terrain fait à la philosophie apparaît ici : il active le concept, fait émerger ses potentialités, clarifie des aspects. Celui du barbouillement moral et la dimension positionnelle-relationnelle.

Quelques éclaircissements viennent étayer ceci. Le barbouillement moral est un symptôme et pas l'affect lui-même. L'affect qui nous lie à l'autre est une sollicitude. Un souci du vivant hors de nous en nous. C'est parce qu'on s'en soucie qu'on leur confère de la valeur. Le souci est premier, il est la force qui fait bouger les lignes de l'attention. Entre ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Une ambiguïté fondatrice, en même temps préoccupation et sollicitude. Nous faire sentir et vivre comme vivants parmi les vivants, partageant un destin commun, une vulnérabilité mutuelle. Ce n'est ni plus ni moins qu'une transformation de notre compréhension de nous même. De savoir qui nous sommes, de qui nous sommes faits. Il s'agit d'un « souci de soi » au sens d'un soi élargi.

En faisant bouger les lignes du souci, on reconfigure l'attachement, le détachement qui constitue un être humain. On se détache des intérêts exclusifs d'un camp, on s'attache à une communauté d'importance, d'apparence en conflits d'usages mais qui constituent le milieu donateur, celui qui rend possible notre activité ou nos existences.

On s'attache à ses « vraies » intérêts qui ne sont plus pensables en termes d'« intérêts exclusifs » mais en termes de liens qui libèrent, de liens qui vivifient.

C'est faire bouger les lignes individuelles et collectives, sentir que l'on est poussé à lutter du point de vue des interdépendances. A se détacher de ce qui comptait au point de définir notre « identité » mais qui ne compte plus. S'attacher à tout ce qui était invisible mais qui en fait rend ma vie vivante.

Ce n'est pas être plus autonome. Mais être indépendant au sens *bien relié*, d'une manière plurielle, viable, résiliente, de sorte à ne pas dépendre de l'instabilité du milieu. Trouver une *interdépendance équilibré*. L'art de faire la différence entre liens qui libèrent et liens qui aliènent, distinguer les liens qui asservissent et ceux qui donnent la puissance d'agir, les détachements qui fragilisent et ceux qui vivifient.

Des lignes de vie intérieures qui dessinent notre condition humaine de tissés : tissés aux autres formes de vie qui composent le milieu, dans un *ubuntu* des vivants.

*Ubuntu* en langue bantoue (ensemble de langues africaines), est un mot parfaitement intraduisible. Il signifie « *je suis ce que je suis car nous sommes ce que nous sommes* » ou « *je suis ce que je suis grâce à ce que nous sommes tous* ».

Les limites de ce milieu de relations humaines collectives ne sont plus des contraintes externes mais les lignes de notre visage. De notre visage réel, celui d'un vivant.

## Commentaire

Dans ce commentaire, je vous livre quelques phrases qui ont fait surgir des esquisses, aspects, ébauches de pensées. Je vous les énumère :

*« Le barbouillement moral, intérieurement, moralement, légèrement traître à tout le monde- aptitude éthique- personnage-diplomate- positionnelle-relationnelle- une attention à la relation- acteur réel- la logique du « entre »- un radical de la relation- un avatar- communauté d'importance- marque de fabrique de son art- créer de nouvelles options- tournée vers le vivant et avec les vivants- un souci du vivant hors de nous en nous- préoccupation et sollicitude- savoir qui nous sommes- de qui nous sommes faits- pas guidés exclusivement par l'un ou l'autre des camps- « souci de soi » au sens d'un soi élargi. »*

Je reconnais, c'est un peu brouillon car je n'arrive pas à traduire ce que j'ai traversé. Je n'arrive pas à attraper un fil et le suivre. Ils sont nombreux et dans la pelote, aucun bout ne se laisse saisir. Alors, j'ai chaussé mon nez, je me suis penchée sur les traces, les empreintes, je me suis mise en mouvement, noté ce qui venait, observé mes états. Je me suis inspirée de réflexions lues. (Réf : *Secrets de clown* Paul-André Sagel, Ed Archimbaud 2013).

Voici l'essai de ce pistage.

Le Clown est au cœur de la cité, au cœur de l'humanité. Son nez rouge s'inscrit dans des œuvres caritatives ou sociales, clown dans le soin, humanitaires avec Clown sans Frontière. Ses engagements sont fondés sur une philosophie humaniste et des positions ou actions politiques. Aux travers d'elles, il bouscule l'image du héros et s'engouffre dans des espaces abandonnés par les politiciens. Il dévoile ainsi des déficiences, des absences de position-relation dans des zones humaines en détresse : hôpital, camp de réfugiés, rue...

Il anime, par des lâchers de clowns en rue, sa présence à l'hôpital, une recherche de l'âme humaine. Le clown devient messenger, médiateur, diplomate. Une mission compassionnelle du souci de l'autre. Il se pose entre tous et se fait témoin, agissant, acteur réel, dénonciateur. Le clown est né d'un besoin de rompre l'anonymat, de donner la parole, sortir de l'exclusion ou de l'enfermement.

Au travers de son personnage, il rétablit les liens sociaux défaits ou amputés. Il devient un lien direct avec le public, en portant une réputation de simplicité, libéré des contraintes intellectuelles, il s'adresse aussi bien à l'enfant qu'à l'adulte.

Il joue également le rôle de passeur. Il affiche, sans complexe, le ratage, le fiasco, le bide. La pierre angulaire du clown. Car rater encore c'est rater mieux.

Il a aussi le rôle de défricheur pour l'individu et le groupe. Comme un instant de déséquilibre, l'aléatoire d'un homme ordinaire, dans l'ici et le maintenant. Il est héros malgré lui et clame sa liberté, opposé aux lois de l'arbitraire et des conventions. Il est homme/femme agile, il détourne, déconstruit, transgresse. Il connaît son masque qu'il porte sur le visage. Le plus petit masque, il en connaît son langage essentiel. Il fait vivre la nature qui est en nous par le regard qu'il porte sur lui-même et sur l'autre.

Toutes les choses auxquelles nous aspirons et qui nous échappent sont sa problématique : la distance, le control, l'émotion, l'imagination, l'écoute, le regard, le silence.

La société individualisée accélère l'effritement social, alors le clown (re) constitue dans ses « échappées », un espace temps, dans un espace donné, une compagnie où tout est à imaginer, à créer, à partager. Il ne se prend pas au sérieux et ainsi marque la distance en proposant la fiction, le doute, l'inquiétude, la patience. Et de son barbouillement moral, le clown en fait une matière de jeu. Une création. De cette création transparait sa loyauté, son sens de « l'honneur ».

Pour le clown, la loyauté commence envers une communauté d'importance, un lieu d'appartenance historique et construit. Elle est pensée comme un cadre d'interprétation de

l'expérience, commun à un collectif, qui permet de comprendre soi-même et les autres. On vient toujours d'un camp. Elle est engagement morale et obéit à des règles de fidélité et de droiture. Elle est une condition de réussite d'une action collective. Elle n'est jamais imposée par la force, ni par l'intimidation. Elle est un choix. Elle active, par sa présence, la fonction du dialogue sans subir la contrainte de la question.

Le clown par sa manière décalée de répondre dit l'initiative dans l'interaction. Il se plie à l'interaction demandée par un autre mais en lui imposant son propre style, par sa subversion, son décalage, son insolence, ses pas de côté.